

**Maurice HALBWACHS (1920)**

# « Matière et société »

Un document produit en version numérique par Jean-Marie Tremblay,  
professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi

Courriel: [jmt\\_sociologue@videotron.ca](mailto:jmt_sociologue@videotron.ca)

Site web: <http://pages.infinit.net/sociojmt>

Dans le cadre de la collection: "Les classiques des sciences sociales"

Site web: [http://www.uqac.quebec.ca/zone30/Classiques\\_des\\_sciences\\_sociales/index.html](http://www.uqac.quebec.ca/zone30/Classiques_des_sciences_sociales/index.html)

Une collection développée en collaboration avec la Bibliothèque  
Paul-Émile-Boulet de l'Université du Québec à Chicoutimi

Site web: <http://bibliotheque.uqac.quebec.ca/index.htm>

Cette édition électronique a été réalisée par Jean-Marie Tremblay, professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi à partir de :

## Maurice Halbwachs (1920)

### « Matière et société »

Une édition électronique réalisée de l'article « Matière et société ». Paris : *Revue philosophique*, 45, 1920 (pp. 88 à 122).

Polices de caractères utilisée :

Pour le texte: Times, 12 points.

Pour les citations : Times 10 points.

Pour les notes de bas de page : Times, 10 points.

Édition électronique réalisée avec le traitement de textes Microsoft Word 2001 pour Macintosh.

Mise en page sur papier format  
LETTRE (US letter), 8.5'' x 11''

Édition complétée le 5 juin 2002 à Chicoutimi, Québec.



*Maurice Halbwachs*

## « Matière et société »

---

(1920) \*

On peut parler d'un règne social sans ignorer, pour cela, que n'importe quel groupe humain est en contact avec la nature matérielle, qu'il occupe une situation définie dans l'espace, qu'il possède un volume et une figure et, qu'étant constitué par des hommes assemblés et rapprochés, il reste soumis à l'empire de certaines nécessités organiques. Ce qu'on voit aux abords d'une grande cité, près de ses abattoirs, ses murs, ses cimetières, ce sont des entrepôts et des docks où s'entassent des matériaux et des produits, des chantiers, des ateliers, des usines, des rames de wagons dans les gares, et des cargos sur les canaux. Et on s'imaginerait volontiers que toute cette matière, transformée par l'activité industrielle, fait partie intégrante de la substance du groupe, au même titre que les membres et les corps ceux qui ont construit ces appareils et les maintiennent en mouvement.

Pourtant, si *les faits sociaux* sont *sui generis*, *s'ils* ne se réduisent pas à un autre ordre de phénomènes, ils ne sauraient non plus dépendre d'eux. Dans toutes les relations que comprend la vie d'une société n'entrent que des termes de même nature, rien que du collectif : les faits sociaux se présentent comme un système fermé. Les faits physiques, organiques, et les états psychiques directement liés aux modifications de l'organisme, et qui relèvent de la psychologie individuelle, n'y trouvent pas accès. Quand on parle d'un contact ou d'un rapport entre la société et la matière, il faut donc s'entendre. Rien de ce qui est matériel ne peut pénétrer dans la conscience du groupe tout en

---

\* Extrait de la *Revue philosophique*, 45, Paris.

continuant à relever de l'ordre des faits mécaniques, et ce n'est, aussi, que par métaphore que l'on attribuerait à la société le pouvoir d'enfermer une partie et comme une émanation d'elle-même dans la matière d'un produit ou d'une machine. A aucun moment la conscience collective ne peut sortir de soi, ni s'ouvrir à ce qui n'est pas elle.

Il n'en est pas moins vrai que les hommes agissent sur la matière, ou, plus exactement, qu'entre les organismes humains et les choses inorganiques il y a tout un jeu d'actions et de réactions tel que des hommes réussissent à tirer parti des propriétés matérielles, et que la société se trouve peu à peu adaptée à la nature. Comment cela est-il possible ? Les consciences ne se confondent pas avec les choses : mais elles sont capables de se les représenter. En d'autres termes, la nature, pour des hommes, se réduit à une série de sensations ou d'images, et ils ne peuvent agir sur elle que dans la mesure où cet ordre de représentations prend une plus grande place dans leur conscience. Mais (c'est là le point essentiel à considérer) ces sensations qui reproduisent en nous la matière sont elles-mêmes conditionnées par l'activité organique de nos sens et de notre système nerveux ; elles ne rentrent donc point dans la catégorie des états de conscience collectifs : ce sont des états mentaux individuels. Ainsi, ce n'est pas en tant qu'il est membre d'une société, c'est en tant qu'il conserve une vie et une conscience organique qui ne se confondent pas avec celles de la société, que l'homme se représente immédiatement les choses de manière à pouvoir réagir sur elles. Il importe peu, d'ailleurs, que la pensée collective n'ignore pas la nature : nous verrons quelle place y occupent, notamment, les conceptions scientifiques de la matière. Il est très concevable aussi, et il arrive le plus souvent, que sur nos sensations se greffent des idées que nous devons aux autres. Inversement, les termes du langage expriment presque tous quelque image matérielle plus ou moins effacée. Cela n'empêche pas qu'entre les représentations des choses ou des actions physiques, et des personnes ou des activités humaines, il n'y ait une différence non pas seulement de nature, mais, au regard de l'appréciation sociale, une opposition de dignité et de valeur. Comment en saurait-il être autrement, puisque, pour agir sur la matière, une conscience doit s'isoler en face d'elle, et détacher son attention de la vie du groupe, puisque, dans la mesure où il entre en contact avec les choses, l'homme est contraint d'oublier ses semblables ?

S'il en est ainsi on pouvait s'attendre à ce que, dans les sociétés d'aujourd'hui où toute une classe d'hommes se trouve le plus étroitement spécialisée dans l'accomplissement des tâches industrielles, il s'établisse une séparation profonde entre ceux-ci et tous les autres. L'examen des faits nous a paru confirmer cette conclusion <sup>1</sup>, et nous définirions maintenant encore la classe ouvrière, comme nous l'avons fait d'ailleurs : « l'ensemble des hommes qui, pour s'acquitter de leur travail, doivent se tourner vers la matière, et sortir de la société ». Mais il ne sera pas inutile, pour dissiper quelques obscurités et prévenir certaines objections, que nous poursuivions un peu plus avant notre analyse.

---

<sup>1</sup> *La classe ouvrière et les niveaux de vie. Recherches sur la hiérarchie des besoins dans les sociétés industrielles contemporaines (Collection des Travaux de l'Année sociologique), Paris, Alcan, 1913.*

\* \* \*

Dans une conscience où prédominent les sensations qui correspondent aux faits de la nature inorganique, la place laissée aux idées qui correspondent aux personnes se trouve réduite d'autant plus que ces deux sortes de pensées ne se confondent pas, ne s'alimentent point, et ne s'entretiennent pas en mouvement par une action réciproque. Il nous est apparu, en effet, que, chez les travailleurs manuels, l'ordre des besoins, leur intensité relative, ne s'accordait pas avec ce qu'on observe dans d'autres classes sociales à égalité de charges et de revenus, et que ceux qu'on peut appeler collectifs étaient chez eux le moins développés.

A la vérité, un ralentissement analogue et une semblable paralysie partielle des fonctions de relation se remarque aussi chez des hommes qui n'ont aucun autre trait commun avec les ouvriers. Voici des membres de la société qu'un accident quelconque, ruine, maladie, deuil, vieillesse peut-être, etc., a conduits à s'éloigner du monde, à renoncer à nombre d'occupations et de distractions qui les mettaient en rapport avec leurs semblables. Voici un groupe de prisonniers de guerre, brusquement: retranchés de leur milieu familial et professionnel, du cercle de leurs amis, de leur groupe national. Voici les habitants d'une petite ville, dont la vie, remplie de lacunes, offre un rythme singulièrement lent, par comparaison avec l'animation et l'activité intense des grandes cités. Dans tous ces cas, on peut relever un rétrécissement notable, pour des raisons diverses, de cette partie des consciences qu'éclaire et réchauffe le rayonnement des autres. Cependant la société ne confond point et ne met pas au même niveau ces groupes et celui des ouvriers. Pourquoi ? N'est-ce pas la preuve que ceux-ci sont insuffisamment définis par le faible degré de leur participation à la vie sociale ?

Analysons ces situations, où le lien social est en effet momentanément tranché, ou bien, pour une durée illimitée, détendu et relâché, et écartons d'abord les cas individuels, qui ne peuvent, par définition, fonder une distinction sociale. Quand plusieurs personnes s'entendent pour vivre hors du monde, loin du siècle, comme dans certaines communautés religieuses, ils sortent d'une société pour en créer une autre, plus étroite : ils sacrifient une partie de leurs relations avec les hommes au souci de multiplier et renforcer celles qui les unissent à un petit nombre d'entre eux. Il est naturel qu'on distingue ces fondateurs et ces membres d'associations, auxquels ne suffit pas la société commune, et qui, en quelque sorte, la dépassent, de ceux qui restent au-dessous d'elle.

Dans l'antiquité, les prisonniers de guerre tombaient en état d'esclavage, parce que le retranchement de ces hommes de la tribu, de la cité, et plus généralement de la société où ils étaient jusqu'alors compris, passait pour définitif. Ils sortaient en même temps de leur classe et de leur nation. Mais dans les guerres actuelles, il n'en est plus de même. Une nation belligérante retient en captivité les membres du groupe adverse dont elle a pu s'emparer,

en vue de paralyser ou de réduire la fonction qu'ils y remplissaient. Loin de perdre leur qualité sociale antérieure, il arrive qu'ils en prennent alors mieux conscience, parce qu'elle est la cause déclarée des conditions anormales de vie qu'on leur impose. Ils reconstituent même, le plus souvent, dans les camps ou les forteresses où on les enferme, une société originale où se conservent les traits essentiels de la nation dont ils sont détachés. Ils ne sont pas comme les exilés de l'antiquité qui ne pouvaient se réclamer d'aucune cité ni d'aucune loi. S'ils sont exclus de la société ennemie, c'est parce qu'ils restent partie intégrante de l'autre : c'est pourquoi on les traite avec un mélange d'égards et de rigueur, *tanquam hostes et hospites*.

Quant aux habitants non-ouvriers des petites villes, ils occupent une situation intermédiaire entre les paysans, dont ils demeurent très proches, et cette partie de la société qui vit dans les grandes agglomérations urbaines et ne travaille pas de ses mains. La différence est ici, plutôt, de qualité ou d'espèce que de degré. Sans doute les petites bourgades gravitent parfois autour des grandes villes, les prennent pour modèles et s'efforcent de les imiter. Si elles n'y parviennent qu'incomplètement, c'est qu'elles sont retenues et comme tirées en arrière par la force des traditions campagnardes et provinciales, c'est-à-dire parce qu'elles résistent aux tendances modernes au nom de conceptions anciennes. Mais ce n'est là qu'un cas particulier de l'opposition entre deux types de vie, l'une paysanne, l'autre citadine, toutes deux sociales au même titre. C'est pourquoi les petites villes se trouvent dans un état d'équilibre instable ; il suffit d'une transformation économique assez fréquente, et d'ailleurs dans le sens de l'évolution, pour qu'en perdant leurs attaches rurales elles soient entraînées dans le grand courant de la vie urbaine proprement dite. Ainsi, dans tous ces cas, si certains hommes et même certains groupes restent en dehors, sinon en marge, d'une société, c'est qu'ils font partie d'autres sociétés, et cela s'explique par une répugnance, un antagonisme, ou une incompatibilité qui met aux prises des tendances collectives opposées.

Il ne saurait en être de même des ouvriers. Parce qu'ils se sentent isolés, exclus, dépréciés, les ouvriers prennent parfois une conscience assez nette de leur solidarité pour s'opposer comme classe au reste de la société : ce n'est donc pas un sentiment de classe qui rendrait compte de leur isolement. Comme on ne s'expliquerait point, d'autre part, que la société se fermât à tant d'hommes, s'ils étaient qualifiés pour s'y introduire, et capables d'accroître le nombre et l'intensité des relations qui unissent ses membres, il faut conclure qu'ils ne possèdent ni ces qualités, ni ce pouvoir. Il suffit, d'ailleurs, d'examiner d'un peu près la nature de leur activité, et le pli qu'elle imprime à leur organisme psychophysique, pour retrouver la cause qui les tient écartés l'un de l'autre, et qui les isole des autres hommes assez longtemps pour réduite de plus en plus la prise qu'ils pourraient offrir aux forces de cohésion et de rapprochement.

La représentation des propriétés et objets matériels particuliers absorbe l'attention du travailleur manuel. Sans doute, tout homme reçoit aussi des sensations de la nature inorganique : mais, en général, elles ne s'isolent pas dans la conscience. Elles entrent, comme éléments, dans des séries de pensées qui nous rattachent à la société. Le spectacle de la nature réveille en nous des émotions, nous rappelle des images, et s'associe à des réflexions qui nous viennent des groupes avec lesquels nous pensons et sentons en commun. Que

nous considérons les choses matérielles du point de vue du savant, de l'artiste, ou de celui de notre utilité, elles nous apparaissent comme des signes, des symboles, des moyens. Du fait que les images qui les reproduisent s'assimilent à l'ensemble de nos états de conscience, nous les envisageons comme les centres de relations multiples entre les consciences, ou entre les diverses parties de notre conscience, plutôt qu'en elles-mêmes et dans leurs rapports avec leurs objets. Au contraire, pour ceux qui travaillent sur la matière, les images des choses se rattachent les unes aux autres, mais, par là même, se détachent du reste de la conscience, de façon à constituer des systèmes isolés où n'entrent que les représentations de l'action de la matière sur nous, et de notre action sur elle. Dans l'esprit d'un ouvrier qui charge du sable sur un tombereau, ou qui attaque à coups de pioche une couche de charbon, ou qui tréfile des barres de fer, ou qui surveille des métiers de tissage, que trouve-t-on, si ce n'est une association entre des sensations visuelles ou tactiles, et des sensations musculaires, entre celles-ci et de nouvelles sensations (tactiles ou visuelles) ? Et n'est-il pas vrai que l'attention, qui suit naturellement le cours de ces séries de sensations, ne trouve en elles aucun point où s'amorcerait une série de pensées ou d'images qui aurait une autre direction, et rattacherait les premières au reste de la vie consciente ? A quoi il faut ajouter que cette activité physique non seulement crée ainsi une séparation dans la conscience entre la partie de celle-ci qui est tournée vers les réalités humaines et celle où se développent les représentations des choses et des organes dans leurs rapports avec elles, mais que, par la dépense de forces organiques en général qu'elle entraîne, elle intensifie les sensations corporelles de toute nature, renforce le sentiment des besoins purement physiques, et les détache, à leur tour, du système des tendances que détermine en nous la vie sociale. Ainsi, par suite d'un contact continu ou souvent renouvelé avec certains aspects, toujours du même ordre, de la matière, il semble que toute une partie de notre organisme mental se place en dehors du courant qui circule d'une conscience à l'autre, et que l'individu s'apparaisse alors comme un être isolé et réduit, qui participe au morcellement et à la discontinuité du monde inanimé.

On trouvera peut-être cette description trop schématique, si l'on est surtout frappé, lorsqu'on parcourt une usine ou qu'on circule sur un chantier, par tout ce qu'il entre d'artificiel et de technique dans l'industrie moderne. Les machines, si complexes, et dont chacune représente un tel effort de calcul et de combinaison, les matières premières qui ne sont presque jamais toutes brutes mais qu'une transformation préalable a déjà ébauchées et façonnées pour qu'elles se prêtent le mieux à la fabrication, la répartition des tâches entre équipes spécialisées, tout ne porte-t-il pas au plus haut degré la marque d'une activité concertée ? Les ouvriers, partout où leurs regards se portent, n'aperçoivent-ils point comme autant de miroirs qui se renvoient l'un à l'autre, en la multipliant indéfiniment, l'image de la société, et son travail n'apparaît-il pas à chacun d'eux comme le point de convergence d'une quantité d'efforts humains intelligemment réglés, qui s'y croisent et en sont comme le point d'appui ? Lorsque se présente à lui une poignée à prendre, un levier à soulever, une manivelle à tourner, une vis à serrer, ne reconnaît-il pas le geste d'une collectivité cachée, qui lui indique la voie qu'il doit suivre et l'avertit qu'elle le surveille et le dirige, c'est-à-dire qu'elle est là ? N'y aurait-il pas quelque équivoque à définir le travailleur manuel : un homme tourné vers la matière, si la matière, dans l'industrie, n'est jamais telle qu'elle se présente dans la nature, si, dans la

machine, l'élément matériel disparaît presque, et passe en tout cas à l'arrière plan, tandis que l'attention du travailleur se porte sur sa forme et sur son rôle, c'est-à-dire sur l'ordre et l'organisation de la production ? Ainsi, loin d'être, dans la société, comme un espace lacunaire où la nature inanimée montre ses entrailles, l'usine avec tout ce qu'elle contient représente un des produits les plus achevés de l'activité commune des hommes, où l'art et la science humaine trouvent leur plus entière expression. C'est un milieu hypersocial, au contraire ; si l'ouvrier y sort de lui-même et cesse de s'y considérer comme une personnalité, ce n'est pas pour se confondre avec les choses, c'est parce que la société tire de lui, au moyen de cette organisation, une somme et une qualité d'activité par où il se dépasse, tout de même qu'au sein d'un groupe en proie à une émotion intense, l'individu s'élève à un degré d'exaltation dont il ne se croyait pas capable. L'activité ouvrière serait moins inhumaine que sur-humaine : la conscience de l'ouvrier s'étendrait au lieu de se resserrer, et ne perdrait que ses limites individuelles pour s'élargir et s'approfondir en conscience collective.

Il est exact que l'organisation du travail à l'usine, bien qu'elle obéisse à des nécessités techniques aussi rigoureuses que les lois de la nature, et qu'elle tende à substituer le mécanisme à l'activité relativement spontanée de l'artisan, constitue bien une création artificielle et se conforme aux règles d'une logique intellectuelle et collective. La division du travail, par exemple, est l'œuvre réfléchie de la volonté des hommes, et rien, dans le monde physique, n'en pouvait donner l'idée, ni ne lui ressemble. L'agencement de la production suivant des règles fixes et uniformes introduit plutôt, dans le désordre et la diversité des faits naturels, des séries de phénomènes bien ordonnées, qui se reproduisent identiquement, où la force musculaire des hommes et la force des puissances physiques s'associent en vue de fins qui en conditionnent tout le détail. La considération de l'œuvre et du résultat d'ensemble passe ici au premier plan. Or ni cette œuvre, ni ce résultat ne sont dans le sens de la nature: ils marquent plutôt une contre-action, sur la nature, de la société. L'étude des tendances collectives, bien plus que la science physique ou biologique, en rendrait compte. Si l'ouvrier avait assez de temps, de liberté d'esprit et de culture pour les envisager de ce point de vue, on pourrait dire, en effet, que sa conscience lui représente bien plus une activité sociale organisatrice que des forces brutes aveugles et dispersées. Tout se passe comme si la société avait imposé sa forme à la matière, donnée par la nature. Le progrès de la technique a consisté précisément en une réduction du contact direct que l'homme doit prendre avec elle. A mesure que l'industrie se développait, que les machines remplaçaient et économisaient le travail manuel, aux résistances physiques qu'offrait la matière brute à transformer, on a opposé d'autres résistances, également physiques, dont la mise en jeu ne réclamait de l'homme qu'une dépense décroissante de force musculaire. Ainsi l'organisation a de plus en plus résorbé la matière, si bien qu'à présent, lorsque l'appareil producteur livre à la société l'objet fabriqué, ou la matière première déjà élaborée, la société n'y retrouve que ce qu'elle y a mis, et qu'elle s'y retrouve donc elle-même. Elle n'y trouve *presque rien* qui ne porte sa marque.

Et, toutefois, ce presque rien, ce résidu, c'est-à-dire ces propriétés de la matière, ces résistances dernières sur lesquelles les machines et l'intelligence organisatrice toutes seules n'ont pas prise, auxquelles il faut donc appliquer le travail musculaire ou l'habileté physique *individuelles*, comptent encore assez



pour occuper les ouvriers, la main-d'œuvre, les travailleurs manuels. C'est de cela, et de cela seulement qu'il est question, lorsqu'on dit que les ouvriers sont tournés vers la matière : et, dans cela, on peut affirmer qu'ils ne retrouvent rien qui leur rappelle la société.

Dans une filature, l'étirage des fils s'opère automatiquement : des chariots se déplacent, et reviennent à l'endroit d'où ils étaient partis, sans que l'ouvrier, comme dans l'ancienne mule-jenny, ait besoin de les repousser bien plus, un dispositif ingénieux fait qu'ils s'arrêtent, lorsqu'un des fils se rompt. Pourtant, ils ne se rattachent pas tout seuls. On a triomphé de la ténuité des fils qui les rendait difficilement visibles, mais non de leur fragilité et de leur inertie. Dans une chambre de chauffe, un mécanicien est enfermé pendant toute la traversée. Il faut que la force produite par la combustion du charbon se transforme, par l'échauffement de la chaudière, en tension de vapeur, que la vapeur actionne les pistons et ceux-ci l'arbre de couche, que les régulateurs fonctionnent, etc. En tout cela, le mécanicien n'a rien à voir : entre le travail de la machine et le sien il n'y a aucune analogie, aucun rapport de ressemblance, mais le plus violent contraste. Car, tandis que la machine ne fonctionne que dans la mesure où la matière dont elle est construite ne s'oppose point à sa marche, le mécanicien n'intervient que dans la mesure où elle résiste, où le charbon brûle trop, ou pas assez, où les pièces métalliques s'usent, où certains rouages s'échauffent ou s'encrassent. Comment, dès lors, l'attention de l'ouvrier se porterait-elle sur ce qui n'est pas ou n'est plus de son ressort ? Le filateur, qu'on charge de surveiller un nombre croissant de métiers, ne s'occupe que des fils qui cèdent et non du mécanisme qui meut, ou qui immobilisé les chariots ; le mécanicien est surtout attentif au travail non mécanique que lui impose la machine ; il s'intéresse moins au fonctionnement normal de celle-ci qu'à ses imperfections, et n'a qu'une idée vague du travail humain qu'elle remplace, aussi bien que de la vie diverse et compliquée du navire dont elle n'est qu'un des rouages.

En résumé, lorsqu'on dit que certains hommes sont soumis à l'obligation de se tourner habituellement vers la matière, on n'entend point par là qu'entre leurs consciences et les objets physiques s'établirait, par on ne sait quelle opération obscure, un contact assez étroit pour que leurs dispositions psychiques se pénètrent et s'imprègnent des propriétés des choses. Mais, dans les consciences de ces hommes, il se produit une séparation entre deux sortes d'images ou de pensées : les unes, qui restent chez eux ce qu'elles sont chez les autres, et par lesquelles nous sommes en relation avec eux ; les autres, qui leur représentent en étroite liaison les choses et leur propre activité physique en tant qu'elle s'exerce sur elles, et qui constituent comme un système sans rapport avec le reste de la vie psychique. Ce qui a rendu possible cette action du monde inorganique sur certaines consciences, et ce qui la renforce, c'est que le résultat de l'industrie moderne, des procédés qu'elle applique à la production, de la situation où elle place ses agents d'exécution, a été d'analyser progressivement aussi bien la matière brute que la nature individuelle de l'homme. Elle a de mieux en mieux dégagé et isolé les résistances de la matière, sur lesquelles aucune organisation mécanique ne permettrait d'agir autrement qu'en leur opposant une force physique humaine ; et elle a, chez l'homme, dégagé et isolé également les aptitudes organiques correspondantes. Mais ces propriétés de la matière, aussi bien que ces modes d'activité de l'homme, du fait qu'ils se présentaient ainsi sous une forme abstraite, se sont

détachés de plus en plus des ensembles dont ils dépendaient naturellement, si bien que les représentations des unes, non moins que celles des autres, n'ont plus le pouvoir d'évoquer dans les pensées ces ensembles concrets, c'est-à-dire la nature avec tous ses aspects pittoresques, et la conscience avec tout ce qu'elle doit à la vie sociale, et se réduisent à des sensations mécaniquement associées en séries qui se renferment sur elles-mêmes.

\* \* \*

La tendance à décomposer toujours davantage en ses éléments l'activité physique ouvrière a conduit récemment certains ingénieurs et industriels à introduire dans les usines des méthodes nouvelles, dites de standardisation. D'une part ils ont remarqué qu'un grand nombre d'ouvriers ne savent pas travailler dans les conditions les plus économiques, et qu'en réglant exactement la rapidité et l'ampleur de leurs gestes, le rythme de leurs mouvements, le nombre, la place et la durée de leurs repos, de leurs arrêts, de leurs suspensions d'effort, on réussit à augmenter beaucoup leur rendement. En conséquence, après des études réellement expérimentales, à la suite de comparaisons entre des ouvriers de capacités inégales et de tout un calcul de moyennes, des surveillants, chargés spécialement de guider l'ouvrier, non point de lui apprendre son métier, mais de lui dire quand il doit accélérer, ralentir, arrêter, c'est-à-dire des chronométrateurs, se sont acquittés de toute la partie indéterminée et arbitraire du travail manuel. Ainsi le travail des agents d'exécution de l'industrie, déjà si mécanisé, a été soumis à de nouvelles décompositions : on a enlevé à ceux-ci toute la part d'initiative et de choix qui leur restait, dans le cadre si étroit déjà de leur fonction. En même temps, ce qui subsistait, dans les opérations où ils étaient obligés de s'adapter aux propriétés de la matière, du rythme inégal et original, de la variété et de la spontanéité humaine, a disparu. On a cherché jusqu'au fond de la matière la loi de l'action qu'on devait exercer sur elle. Comme on ne pouvait transformer entièrement le travailleur en une machine, en mécanisant non seulement ses actes élémentaires, mais le principe qui les coordonne, on a reporté ce principe en dehors de la conscience et de la volonté de l'ouvrier, on l'a transformé en un système régulateur extérieur, construit et mis en jeu par un agent spécialisé, qui ignore les résistances et préférences personnelles de chacun, et ne connaît que les traits constants et moyens de leur nature physique.

D'autre part le système Taylor marque un progrès nouveau dans la sélection et la spécialisation des aptitudes ouvrières. Le travail ainsi dirigé et chronométré suppose chez les ouvriers un renoncement à leurs habitudes et préférences, c'est-à-dire dans beaucoup de cas un effort pénible, qui se heurte chez eux à des obstacles variables suivant leur nature individuelle. On en trouve un petit nombre, dans chaque équipe, auxquels il pèse beaucoup moins, et qui, le plus souvent, auraient pu servir de modèle et d'objet d'observation, quand on a calculé et arrêté la durée et les autres aspects quantitatifs des éléments du travail, parce qu'ils réalisent sans y penser les économies et agencements d'où résulte un meilleur rendement. Ceux qui sont de ce type, ou s'en rapprochent pour chaque espèce d'opération, se prêteront le mieux aux

règles de « l'organisation scientifique » ; on pourra assez vite obtenir d'eux, comme on se le propose, qu'ils « exécutent le plus rapidement possible le travail qui convient le mieux à leurs aptitudes naturelles »<sup>1</sup>. Les qualités possédées à un degré éminent par chaque catégorie de ces ouvriers de choix varient, naturellement, suivant l'espèce du travail : qu'il s'agisse de manier la pelle, de poser des briques, ou de travaux plus complexes, comme la fabrication des pièces mécaniques, l'essentiel est de retrouver, dans l'ensemble des organismes humains, ceux en lesquels on peut le plus facilement monter les mécanismes spéciaux appropriés à chacune de ces opérations particulières. Il y a en somme deux façons d'exécuter ces travaux : l'une suppose surtout de la souplesse, de l'ingéniosité, une certaine habileté à imiter ceux qu'on voit opérer à côté de soi, et à tirer le meilleur parti, de l'instrument imparfait que représente n'importe quel organisme par rapport à n'importe quel travail. On pourrait l'appeler méthode d'adaptation individuelle et, cependant, elle est aussi, et peut être surtout, sociale, puisqu'elle suppose un entraînement et une adaptation collective, les individus entrant dans des cadres prédéterminés, construits sans qu'il ait été tenu compte de leurs aptitudes naturelles, qu'ils sont obligés de suppléer à celles-ci, quand elles font défaut, par une intensité plus grande d'effort, et qu'ils ne sont ainsi spécialisés que pour des raisons qui leur paraissent extérieures. Tout autre est le cas d'ouvriers qui se retrouvent en quelque sorte dans le travail qu'ils font. On ne réclame d'eux ni de l'intelligence, ni la faculté de réfléchir sur leur besogne et sur les moyens dont ils disposent pour l'accomplir : « Le chargeur de gueuses idéal, dit Taylor, doit avoir l'esprit lourd et obtus : il est donc absolument incapable de comprendre la science de son métier » ; la qualité primordiale des vérificatrices des billes de bicyclettes, c'est « une faible équation personnelle », c'est-à-dire des qualités d'intelligence très moyennes. Si on les groupe par équipes, c'est pour obéir à des nécessités techniques ; mais Taylor insiste fréquemment sur les effets fâcheux du rapprochement des ouvriers, du travail côte à côte : tous les intérêts collectifs, même s'ils se rattachent au travail, qui prennent corps à ces moments, viennent distraire l'attention de l'ouvrier de son effort individuel ; alors qu'il importe de grouper en une série mécanique isolée, à l'intérieur de sa conscience, les sensations de tout ordre qui correspondent à la matière de son travail aussi bien qu'à ses opérations élémentaires, dans ce système bien lié s'introduisent des représentations d'un autre ordre, qu'elles soient humaines, ou mécaniques elles-mêmes, mais en rapport avec d'autres mécanismes, avec d'autres facultés physiques, avec d'autres aspects de la matière, c'est-à-dire des représentations inutiles ou nuisibles. En réalité, de même qu'on a décomposé les résistances de la matière pour en mieux venir à bout, de même il faut décomposer les forces physiques des hommes, pour exercer sur chaque résistance la force qui lui correspond le mieux : c'est un deuxième mode de division du travail, qui ne s'impose pas moins que le premier. Or, comme toutes les qualités de force physique ne présentent pas au même degré chez plusieurs hommes groupés au hasard, ce n'est pas collectivement, mais individuellement, c'est-à-dire sous la forme d'un effort accompli isolément, pour lui-même, par l'agent sur l'objet, que chacune de ces qualités se dégagera le mieux. Et Taylor pousse à ce point la préoccupation d'individualiser le travail qu'il voudrait que la tâche journalière fût chaque jour prescrite à chaque ouvrier, et non à chaque équipe, et qu'il combat le travail en coopération, et la

<sup>1</sup> Frédéric Winslow Taylor, *Principes d'organisation scientifique des usines*, Paris, 1912. Traduction Jean Royer.

participation aux bénéfiques. Rien ne montre mieux à quel point le caractère social disparaît, de l'ouvrier aussi bien que de son travail, à mesure que ce qu'il y a en lui de spécifique se trouve mieux analysé et isolé.

On comprend, après cet exposé des deux propositions essentielles du système Taylor, qu'il ait pu être l'objet d'appréciations à tel point divergentes. Les uns, attentifs surtout à la réduction correspondante de la part d'initiative et de liberté laissée jusqu'ici à l'ouvrier, y voient une nouvelle phase de l'évolution qui, à l'artisan et à l'ouvrier d'art d'autrefois, a substitué l'ouvrier d'usine étroitement spécialisé et le manœuvre, rouages inégaux, mais rouages tous deux, d'une machine, et tous deux absorbés dans une besogne parcellaire. Quand Marx disait que l'employeur, qui a acheté la force de travail de l'ouvrier à un certain prix, s'arrange de façon à en tirer une quantité de travail d'un prix supérieur, il ne prévoyait pas que la quantité de travail elle-même offrirait une telle élasticité, et qu'à effort égal, grâce à une plus savante organisation de l'usine, l'employeur pourrait en tirer, en moyenne, d'après Taylor, le double de ce qu'elle a rendu jusqu'ici. Mais c'est au prix de ce qu'il restait mêlé au travail ouvrier d'activité libre et sociale. Car le travailleur, bien qu'il ne fût en contact avec rien qui lui rappelât les hommes lorsqu'il s'absorbait en sa tâche, peinait du moins en coopération avec d'autres travailleurs, et, inconsciemment, indépendamment de la contrainte que pouvait exercer sur lui la marche des machines, la surveillance du contremaître, il réglait en partie son effort sur le leur, et se sentait uni à eux par une vague solidarité d'atelier ou de métier ; si, lorsqu'il exécutait son travail, sa pensée ne s'attachait qu'aux choses, lorsqu'il recevait des ordres, elle se retournait vers un homme qui, tout en lui prescrivant sa tâche, ne lui en fixait pas toutes les modalités, c'est-à-dire traitait avec lui comme avec un agent libre, et suivant des conventions établies par la société. Au contraire, sous le régime purement scientifique que nous avons décrit, entre le contremaître et l'ouvrier s'interpose un surveillant d'une espèce toute nouvelle : c'est, en quelque sorte, le contremaître du détail, qui ne propose pas une tâche, mais dicte des gestes, dont la parole agit sur l'ouvrier comme un levier sur une machine, et qui ne considère celui-ci que sous l'angle de son activité mécanique. Ainsi les hommes qui dirigent deviennent aussi lointains pour lui que l'officier, en régime de caserne, pour le simple soldat : il ne reçoit d'ordres que d'un chronométrateur, qui est presque un agent d'exécution comme lui : il perd ce dernier contact avec l'organisme directeur de l'usine. En même temps, puisqu'une tâche individuelle lui est assignée, puisqu'on prend soin de l'isoler de ses camarades d'atelier, qu'on s'efforce de plus en plus de faire le vide autour de lui dans ce coin d'usine où on respirait une atmosphère sociale déjà si raréfiée, il ne voit plus, dans les autres ouvriers, que des instruments comme lui, et ne sent plus s'établir d'eux à lui, durant son travail, aucune espèce de relation solidaire. Ainsi le résultat du système Taylor serait de « désocialiser » plus complètement, au moins pendant la durée de sa tâche, le travailleur d'usine.

Mais on a pu soutenir que, loin d'abaisser et diminuer encore la situation de l'ouvrier, le système Taylor met celui-ci à même de produire, sans accroissement d'effort, en qualité et en quantité, exactement tout ce dont il est capable, et qu'au lieu de le laisser confondu dans une masse anonyme de travailleurs moyens, il l'aide à se développer dans le sens de ses aptitudes et à se distinguer : en le spécialisant suivant ses qualités naturelles, il met celles-ci en relief, et en réalise la pleine valeur. Il n'est pas indifférent en effet à la

société que la production par ouvrier se trouve doublée : si elle reconnaît d'ailleurs que ce résultat est dû à une répartition des tâches plus conforme aux aptitudes naturelles des travailleurs, elle aura pour ceux-ci une considération plus grande que si chacun d'eux pouvait aisément être remplacé par beaucoup d'autres. On a souvent signalé comme une cause essentielle de la dépréciation du travail ouvrier le fait que, de plus en plus, on peut entrer dans une industrie avec un minimum de préparation technique. On ne forme plus d'apprentis, et il y a toujours moins d'ouvriers de métiers. L'industrie, telle qu'elle est organisée, ne réclame en effet bien souvent des ouvriers que des services, longs et fatigants, mais qui ne supposent ni des dons naturels rares, ni une éducation un peu poussée. C'est pourquoi le plus grand nombre d'entre eux sont traités comme des pièces ou des instruments de même valeur, substituables l'une à l'autre à l'intérieur d'une industrie, et qu'on juge moins sur leurs qualités individuelles que d'après leur conformité à un type moyen. Le plus souvent, on se préoccupe d'obtenir du plus grand nombre un rendement moyen plutôt que de quelques-uns une production exceptionnelle. Les ouvriers s'en rendent bien compte : et ainsi s'explique que, loin de tendre à différencier leur situation, suivant leur réelle valeur professionnelle, ils acceptent l'idée d'une égalisation des salaires, d'un niveau de vie uniforme pour tous les membres de leur classe. Si, au lieu d'effacer les distinctions, les industriels s'efforçaient de les mettre *en* valeur, l'ouvrier aurait alors *le* sentiment d'être à sa place, et qu'on ne peut pas facilement se passer de lui. En même temps, du fait que l'activité qu'il exerce se trouverait dans le sens de sa nature, il ne subirait plus l'obligation du travail manuel comme un sacrifice et une pénible contrainte. A ces deux points de vue, il se rapprocherait de l'ancien artisan indépendant : celui-ci formait avec la clientèle de la ville ou du quartier ou des villages avoisinants comme une petite société, dans laquelle il jouissait d'une sorte de prestige personnel ; de même, le travailleur d'usine ainsi distingué, et classé dans une catégorie très étroite, ne serait plus une simple unité quelconque, pour son patron, ou les patrons de la région, et pour les contremaîtres : on l'estimerait à raison du caractère rare de ses facultés, on le traiterait comme une individualité ouvrière définie. D'autre part l'artisan aimait son métier parce qu'il avait mis longtemps à l'apprendre, qu'il s'y était révélé bon ouvrier, et que son œuvre portait la marque de sa personne ; de même l'ouvrier s'intéressera à son travail dans la mesure où il y trouvera l'occasion de manifester sa force, son habileté, son savoir-faire et sa supériorité sur les autres en telle branche définie. Ainsi Taylor s'attend à ce que la classe ouvrière se décompose : il s'y constituera une élite, qui comprendra non point ceux qui sont employés dans des métiers difficiles, ou à des besognes complexes, mais tous ceux qui auront été sélectionnés rigoureusement d'après leurs qualités physiques utiles pour l'opération industrielle, et placés là où le rendement de leur effort doit être maximum. Il dépendra des industriels, et de leurs facultés organisatrices, d'élargir cette élite, et en même temps d'agrandir l'écart de salaires, de situation, la différence de considération, et par suite de rang social, entre elle et la masse des ouvriers dont le travail n'aura pas été ainsi « standardisé ».

Ces prévisions reposent sur une critique en somme assez exacte de l'organisation industrielle d'à présent. Les employeurs ne font pas l'effort nécessaire pour tirer le parti le meilleur du travail et des facultés des ouvriers. Les travailleurs, dans l'ensemble, cherchent aussi à réduire leur effort, dès qu'ils sont assurés que leur salaire ne baissera pas, parce qu'un trop petit nombre

d'entre eux s'intéressent assez à leur travail, et ont assez d'amour-propre professionnel, pour développer le type du bon ouvrier. Il se peut que, par l'application du nouveau système, par une sélection et une utilisation plus rigoureuse et mieux comprise des forces de travail, en même temps qu'on augmente le rendement, on différencie et on spécialise dans la tâche à laquelle ils sont naturellement le mieux préparés un plus grand nombre des ouvriers industriels. Il se peut, même, que toute une partie de la classe ouvrière actuelle s'élève ainsi à un niveau supérieur, qu'elle touche de plus hauts salaires, et jouisse de plus de loisirs. Mais il n'en résultera pas nécessairement que la définition de l'ouvrier que nous avons proposée cesse d'être exacte, et que la classe ouvrière ne se présente plus comme un ensemble uni et solidaire. C'est à ce point de vue que la conception apparemment nouvelle de la fonction et de la situation des agents d'exécution dans l'industrie, telle que l'a formulée Taylor, nous intéresse. Il semble que, pour lui, si l'ouvrier n'a pas dans la société un rang plus élevé, cela tient non pas à ce qu'il dépense sa force physique sur des choses, mais à ce qu'il la dépense d'une façon peu économique, soit parce qu'il n'est pas à sa place, soit parce qu'il est pris dans une équipe d'ouvriers qui ne sont pas à leur place, et qu'à condition de l'isoler, et de lui donner un travail en rapport avec ses aptitudes, on ait chance de le transformer jusqu'à en faire un collaborateur conscient des ingénieurs et du patron, rattaché bien plus étroitement à eux qu'à ses camarades mécontents. Mais la nature de son activité en sera-t-elle à ce point modifiée qu'il ne soit plus possible à la société dans son ensemble, et qu'elle ne sente plus la nécessité de maintenir une ligne très nette de démarcation entre les ouvriers (quel que soit leur rendement et leur qualification) et ses autres membres ?

Les travailleurs de l'industrie subissent en réalité deux sortes de contrainte, d'une espèce et d'une importance très différente au regard du jugement social. D'une part un grand nombre d'entre eux sont obligés d'exercer un métier, de déployer un genre d'activité technique pour lequel ils ne se sentent aucune vocation particulière. Certains, qui auraient pu travailler comme ouvriers qualifiés, sont obligés de rester, ou de devenir manœuvres ; tel, qui aurait préféré un travail de force, doit exercer un métier sédentaire ; et inversement. En dehors de ces grosses distinctions, il y a bien des nuances, dont les ouvriers ont le sentiment. Le plus souvent, ils ne choisissent point, et doivent se plier aux circonstances, ou à des volontés qui ne tiennent pas compte des particularités individuelles. Mais le malaise qui résulte du sentiment qu'on est ainsi mal aiguillé n'est point propre aux ouvriers : dans toutes les classes il se retrouve plus ou moins, mais toujours à quelque degré. D'autre part, le travail ouvrier maintient d'une façon durable l'homme à l'état d'isolement, lui interdit les actes et démarches qui le mettraient en rapport avec d'autres hommes, le sépare artificiellement de ses semblables. Ainsi tous les ouvriers, en tant que tels, subissent une contrainte d'un nouveau genre : membres d'une société, ils s'en trouvent retranchés périodiquement pendant la moitié au moins de la journée (des heures de veille) : et cette contrainte ne pèse que sur eux. Or, s'il est possible, par une organisation industrielle plus scientifique, en attribuant au plus grand nombre des ouvriers les tâches auxquelles ils sont le mieux appropriés, de réduire, en ce qui les concerne, le premier genre de contrainte, il n'en est pas de même du second. Qu'ils soient bons ou mauvais travailleurs, qu'ils apportent ou non du cœur à l'ouvrage, qu'ils aiment ou non leur métier, tous n'en subissent pas moins les conditions générales communes à tous les ouvriers : le contact prolongé avec les choses, la rupture momentanée de toute

communication avec la société, restent ce qu'ils sont ; et il semble même qu'à certains égards ce contact risque de se faire plus étroit, et cette rupture plus complète, dans le système de Taylor que dans tout autre.

Il faut se mettre en garde, en effet, contre une confusion trop fréquente. A ceux qui décrivent le travail industriel en insistant sur ce que présente de pénible la nécessité où est l'ouvrier de fixer continuellement son attention sur des machines et des objets matériels, et de tourner le dos à la société humaine, on objecte quelquefois que bien des ouvriers s'intéressent assez à leur travail, aux instruments dont ils se servent, aux difficultés qu'il leur faut vaincre, à la matière même sur quoi ils opèrent, à ses propriétés et à ses formes, aux divers stades de l'opération industrielle, et, encore, aux qualités physiques, force, habileté, endurance, acuité des sens, qu'il exige d'eux, pour s'y attacher, et souffrir quand ils doivent, pour une raison ou l'autre, y renoncer. Le reflet des hauts fourneaux danse, comme un mirage nostalgique, devant les yeux de l'ouvrier métallurgiste condamné au chômage. Le travailleur des cuirs et peaux renifle avec satisfaction l'odeur du tan. Et il arrive souvent qu'on entende ceux de la mécanique, ou même les maçons et terrassiers, s'entretenir longuement, en dehors des heures de travail, des machines qu'ils ont montées, des chantiers où ils ont passé, des tunnels qu'ils ont percés, des ponts qu'ils ont édifiés, etc.

Écartons même les cas où ils évoquent ainsi l'ensemble dont leur travail n'était qu'un élément, les détails extérieurs de l'organisation industrielle où ils ont été quelque temps encadrés, et toutes les remarques qui expriment une curiosité générale ou spéciale, qui s'étend au-delà des limites de leur tâche propre. Il n'en reste pas moins que l'ouvrier se donne souvent à son œuvre, si étroite et mécanique, si matérielle et grossière soit-elle, de toute son ardeur, qu'il y travaille avec goût, qu'il y apporte de l'amour-propre, qu'elle demeure parfois le foyer où se concentre tout son intérêt même au cours des jours et des heures de repos, et qu'elle devient la matière de ses entretiens avec ceux qui l'entourent, et comme la substance de sa vie sociale elle-même. Cela n'est pas contestable. Mais cela prouve simplement que, parmi les ouvriers, il y en a qui, en effet, sont à leur place, et qui exercent le métier dont ils avaient la vocation. L'affranchissement de la première sorte de contrainte peut être la source d'une satisfaction interne assez forte pour qu'ils soient moins sensibles à l'infériorité sociale de leur situation d'ouvrier. C'est ainsi qu'inversement un avocat ou un médecin qui s'est trompé de voie peut s'en consoler entièrement, et même n'en pas avoir le sentiment, s'il est surtout sensible à l'avantage d'exercer une profession libérale quelconque. Il faut même reconnaître que l'estime témoignée par la société au bon ouvrier peut effacer momentanément et comme éclipser la médiocre estime en laquelle elle tient la profession ouvrière en général. Mais il n'importe. Que ses heures de travail à l'usine exercent sur lui, lorsqu'il en est sorti, une influence surtout négative, c'est-à-dire que l'épuisement, et le manque d'exercice de ses facultés de relation, le condamnent à se contenter de satisfactions physiques, et vident sa conscience ou l'immobilisent, ou une action positive, c'est-à-dire que les représentations du métier continuent à l'occuper, et servent d'aliment à une vie intellectuelle un peu factice, mais sans que sa pensée cesse pour cela de se mouvoir dans un cercle fermé, dans les deux cas il s'oriente sur l'axe de la matière inanimée, et non sur celui de la société.

\* \* \*

Il nous faut insister sur la portée exacte de ces idées nées du métier, découpées en quelque sorte sur lui et à sa mesure, qui peuvent occuper momentanément, et même fréquemment, la pensée de l'ouvrier, et montrer qu'on ne réussit pas, soit en les analysant, soit en les combinant, à les transformer de manière à ce qu'elles se raccordent aux séries des notions proprement sociales. Ne nous en tenons plus à la formule étroite du Taylorisme. Envoyons tous les ouvriers qui, pour une raison quelconque, s'intéressent à leur métier, y pensent et en parlent souvent. Nous pourrions leur appliquer l'appellation de bons ouvriers. Pour renverser ou confirmer notre définition de l'ouvrier, c'est à eux que nous devons nous attacher. Car ils représentent cette fonction sous sa forme pure. S'il est inexact qu'il y ait chez l'ouvrier comme une force centrifuge qui l'écarte de la société, s'il y a même chez lui des forces contraires qui l'en rapprochent, et qui sont la source de toute une vie sociale à l'intérieur même de la classe ouvrière, il faut l'établir pour ceux-là d'abord. Il serait trop facile, en effet, d'insister sur les circonstances de la vie ouvrière qui ne lui sont pas essentielles, sur le fait, par exemple, que beaucoup d'ouvriers se laissent facilement distraire de leur tâche, profitent de toute occasion pour se rapprocher de leurs camarades, et échanger avec eux quelques propos extérieurs au métier, sur l'espèce de familiarité qui naît entre eux, de solidarité qui prend corps, du fait qu'ils se retrouvent chaque jour au même endroit, qu'ils arrivent à l'usine et en sortent ensemble. D'autre part, si la communauté d'intérêts les unit, si les débats sur la durée du travail et les salaires sont l'occasion, dans leurs groupes, de sentiments collectifs assez intenses, il ne faut pas croire que leur situation de salarié se confonde avec leur situation d'ouvrier : on entre ici dans un tout autre ordre de notions, qui se retrouvent également, sous des formes très voisines, dans les autres classes, ce qui explique, par exemple, que des hommes n'exerçant pas une profession manuelle puissent se rattacher, en vue de défendre leurs revendications économiques, aux organisations de la classe ouvrière : il ne s'ensuit nullement qu'ils fassent partie de cette classe. Écartons donc tout cela, qui occupe peut-être une plus grande place dans l'esprit de beaucoup d'ouvriers que les représentations de métier. Nous nous en tenons à celles-ci, à ceux, parmi les ouvriers, qui s'absorbent en elles, et nous nous demandons si elles ont quelque contenu social, si, par elles, ils deviennent capables de s'engager plus avant dans la société.

L'ouvrier, dans certains cas, imagine les besoins auxquels répond l'objet qu'il fabrique, et sa pensée pousse une pointe dans l'ensemble des représentations collectives des groupes consommateurs. Et, de même, celui qui achète un objet fabriqué ou qui l'utilise a quelque vague idée de la quantité de travail qui s'y est incorporée. Certains économistes ont même défini la valeur par le temps de travail ; mais ils se sont trompés : la notion de valeur est bien plus complexe. En réalité ceux qui ne sont pas ouvriers songent presque exclusivement à l'utilité (entendue en un sens très large où entrent beaucoup d'éléments sociaux) des choses qu'ils acquièrent, tandis que l'ouvrier se rappelle le temps et la peine qu'il y a dépensés. Quand celui-ci s'inquiéterait des désirs et des goûts de ses clients, ce n'est qu'une toute petite partie de l'ensemble des



besoins sociaux qu'il découvrirait ; et il n'y a aucune raison pour qu'il passe de là aux autres : ce n'est point par cette voie qu'on peut s'élever du métier à la société.

Nous avons considéré jusqu'ici l'ouvrier comme un membre de la collectivité humaine obligé de se tourner vers la matière. Il nous semblait que le mécanisme de la nature entrainait en lui, et pliait à ses lois une partie de son organisme. Mais, à vrai dire, l'activité reste chez lui organique en son principe et son détail. Si l'ouvrier contracte certaines habitudes qui, du dehors, ressemblent aux mouvements des machines, il n'y réussit qu'en utilisant des tendances préexistantes, qui ne sont peut-être que des forces instinctives. Ainsi, on pourrait soutenir tout aussi bien que la nature matérielle agit sur l'organisme comme un stimulant, et qu'à son contact celui-ci développe des aptitudes qui se trouvaient en lui à l'état embryonnaire. Plus la nature matérielle présente à l'homme des faces nouvelles, complexes, difficiles à atteindre et à êtreindre, plus la nature humaine doit s'étendre, dans le sens qui lui est indiqué : mais, en s'étendant, elle ne perd pas son caractère humain. S'il en était autrement, s'il subissait simplement l'action de la nature, tout métier pourrait être appris, et on n'éprouverait pas cet étonnement que nous donne parfois l'ouvrier, qui semble suppléer aux instruments qui lui manquent, à des machines qui ne sont pas à -sa portée, par une sorte de tact et d'intuition : tel le serrurier qui devine, sur des signes très vagues, la forme d'une clef, ou l'ouvrier lamineur qui, à la couleur des barres, et en les tâtant avec des pinces très allongées, reconnaît leur degré de malléabilité. Sans doute les ouvriers, et les hommes en général, sont inégaux à cet égard : mais rien n'empêche d'admettre que le germe de ces facultés existe en chaque homme, que c'est un des éléments de la nature humaine. Or, comme ceux qui possèdent chacune d'elles dans sa plénitude sont rares, s'ils se spécialisent et s'ils se groupent par spécialité, chaque catégorie professionnelle ainsi limitée constituera comme un organe nettement différencié de la société humaine. Supposons qu'ils prennent conscience d'être détenteurs d'une des fonctions de leur espèce, développée en eux à un degré éminent, et qu'ils se confrontent avec d'autres organes de la société, également différenciés et également rares. N'est-il pas vrai que, d'une réflexion sur le métier, naîtra alors une notion collective, la notion de la société tout entière et des rapports que leur groupe entretient avec elle ? De son côté, la société n'a pas de raison apparente pour ne pas reconnaître, comme partie de sa nature, une fonction qui lui est utile, et qui exprime un de ses aspects. Si, à la base de chaque activité ouvrière, il y a ainsi un instinct, ou un ensemble de tendances instinctives, l'ouvrier ne reprend-il pas sa place dans l'humanité ?

Des sociologues ont pensé, en effet, que l'infériorité de certaines professions, des professions manuelles en particulier, tient beaucoup moins à la nature du métier, qu'au bas niveau de ceux qui l'exercent. L'adage « il n'y a pas de sots métiers, il n'y a que de sottes gens » pourrait être retourné ainsi : « il y a de mauvais métiers, parce qu'il y a de mauvais ouvriers. » Temporairement un préjugé défavorable s'est attaché aux métiers manuels, parce qu'on a cru qu'ils étaient les plus faciles à remplir, et qu'il n'était pas nécessaire qu'ils fussent bien remplis, et que les conditions de salaire et de vie ont été réglées sur ce qui convenait aux ouvriers inférieurs. Du jour où l'on reconnaîtrait que là, comme ailleurs, il faut sélectionner, où chaque aptitude serait utilisée là où il faut, pourquoi maintiendrait-on la vieille hiérarchie qui subordonne aux autres les professions ouvrières ? Chaque métier ou profession en vaut une

autre, si ceux qui les occupent développent toute l'activité et l'habileté que comporte à cet égard la nature de l'homme. Les bons ouvriers en ont le sentiment, lorsqu'ils décrivent leur métier, et expliquent quelles qualités il réclame, à ceux qui n'y sont pas initiés. Loin de se diminuer, il semble qu'ils se relèvent, à leurs yeux comme à ceux des autres, et qu'ils défendent la dignité de leur industrie, lorsqu'ils en révèlent les difficultés. Ils savent bien trouver un écho, et que tout homme s'intéresse passionnément aux opérations manuelles, dans la mesure où elles exigent un degré supérieur de force, d'endurance, d'acuité sensorielle, d'agilité, d'ingéniosité et de tact. Comment en serait-il autrement, puisque, dans la société restreinte de ceux qui ne les pratiquent pas, on cultive néanmoins les mêmes forces instinctives, dans les jeux et les sports, et que certains, qui le peuvent sans déroger, n'hésitent point parfois, tels les ingénieurs ou les artistes, à revêtir la blouse et à faire œuvre de leurs mains ?

De cette analyse il faut retenir qu'il y a lieu en effet de distinguer entre les facultés qui sont à la base des métiers industriels et ces métiers eux-mêmes. Mais si ces facultés sont humaines, et estimées par la société, en est-il ainsi du métier. Nous ne le croyons pas. Une activité quelconque n'acquiert de valeur, aux yeux des hommes vivant en société, que dans la mesure où elle introduit directement parmi eux de nouveaux éléments de relations.

Ils n'apprécient les qualités, physiques ou mentales, que si elles rehaussent en ceux qui les possèdent leurs capacités sociales. Par exemple, la vigueur corporelle, l'adresse et le courage, qui assurent à ceux qui les ont un prestige exceptionnel, et en tout cas beaucoup de considération, à la guerre, ou dans une partie de chasse, n'attirent pas l'attention, et n'obtiennent aucune récompense, quand ils en font preuve à l'atelier. Si rares et merveilleux que paraissent aux gens compétents les dons naturels ou les aptitudes développées d'un artisan, il suffit qu'on n'en aperçoive pas immédiatement l'application sociale pour qu'ils se trouvent aussitôt dépréciés. Cela est si naturel que les ouvriers eux-mêmes ne s'en étonnent pas. Si, en droit, la société considère bien comme son domaine toute la nature humaine, en fait elle ne revendique pas ce qui en est étroitement lié aux actions et sensations de l'individu, et n'est pas l'objet d'une représentation ni d'une appréciation collective. Or il est bien difficile aux ouvriers eux-mêmes de se représenter abstraitement leurs aptitudes spéciales, en les séparant par la pensée des conditions où ils les utilisent. La nature matérielle et ses résistances ne sont pas seulement le stimulant qui éveille et précise en eux telle ou telle faculté d'action ; la faculté une fois mise en jeu ne se développe pas pour elle-même : elle s'enferme bien vite dans le cadre du métier. C'est pourquoi on admire et on applaudit l'alpiniste qui n'a pas le vertige, et on s'étonne à peine de voir le couvreur à qui la tête ne tourne pas. En même temps qu'il fait surgir du fond inexploré de l'homme où dorment des instincts latents des forces qui enrichissent la nature humaine, le métier les emprisonne, les surcharge en quelque sorte de mécanisme, au point qu'il faut quelquefois un œil exercé pour reconnaître, derrière la ressemblance des gestes et attitudes, les qualités naturelles qui distinguent le bon ouvrier de ceux qui ont appris du dehors, et auxquels manque la spontanéité artisanale. Sans doute les mêmes qualités, ou, du moins, certains éléments de celles-ci, sont développées parfois dans la société : mais elles le sont pour elles-mêmes, et de façon à ce que la société puisse s'en emparer et leur mettre sa marque.

Les aptitudes physiques de ses membres sont en effet l'objet d'une évaluation sociale, lorsque le groupe a reconnu qu'à condition de revêtir certaines formes elles accroissent le volume et l'intensité de sa vie. Mais il faut, précisément, qu'elles n'évoquent alors rien de l'activité ouvrière. Lorsque des apprentis ou jeunes ouvriers jouent au football le dimanche dans la banlieue de Londres, on retrouve dans leurs gestes et leurs attitudes bien des vestiges de leur métier : les mouvements du jeu se coulent en quelque sorte dans le moule des mouvements de l'atelier. Tandis, en somme, que dans le métier l'action sur l'objet ou la matière est le but, et les qualités et facultés n'interviennent que comme moyens, dans les jeux et exercices le développement du corps et des aptitudes physiques est le but, et l'œuvre matérielle est proposée comme occasion et expédient à cette fin. Or on peut, par une sélection mieux comprise, spécialiser progressivement les ouvriers dans les tâches qui mettent en valeur leurs dons naturels : mais comme cela ne peut être l'objet dernier de l'industrie, comme l'essentiel est malgré tout de produire, avec un outillage défini, il faut bien que l'ouvrier, même dans les meilleures conditions, même s'il est bien à sa place, s'adapte à sa tâche, puisqu'on ne peut adapter sa tâche exactement à ses dispositions et à sa nature. Il est bien vrai que, dans la société aussi, les pouvoirs et facultés des hommes ne trouvent pas tous à se manifester, et que les exercices, jeux et sports, qui n'exercent que certaines facultés, et dans certain sens, façonnent à leur manière l'étoffe de notre être physique et mental. Mais cette action vient de la société : cette déformation ou transformation de nos tendances est comme le signe qui garantit leur légitimité. Ainsi, même si l'ouvrier, à mesure qu'il se trouve plus étroitement en contact avec la matière, réagit sur elle par une part plus large et plus profonde de sa nature d'homme, de son « humanité », dès que cette réaction a pris la forme d'une métier, elle s'isole de l'ordre des tendances et actions sociales.

\* \* \*

Sous un autre angle d'observation, le travail ouvrier nous présente une nouvelle série de pensées et réflexions nées du métier, et qui semble orientée dans la direction de la société. L'ouvrier ne s'en tient pas à opposer ses forces aux choses. Il est aidé par des instruments et des machines, et, d'autre part, il doit s'appuyer sur un ensemble de notions techniques. Nous avons vu que tout cet appareil fonctionne en vue de simplifier et rendre plus efficace l'action directe sur la matière en quoi consiste le travail de l'ouvrier. A la rigueur l'ouvrier peut se désintéresser de tout ce qu'il ne lui est pas utile de connaître pour remplir sa tâche. Mais, bien souvent, sa réflexion se porte, au contraire, sur la technique de son industrie. Et l'on conçoit que, s'il a été occupé à plusieurs tâches, s'il a passé par plusieurs usines où tels procédés anciens subsistent, où tels procédés perfectionnés ont été introduits, s'il a par ailleurs quelques connaissances scientifiques, et s'il n'est pas dépourvu d'intelligence, il puisse s'élever à des conceptions voisines de celles sur lesquelles opère l'ingénieur, et même le savant. Lorsqu'un ouvrier parle de la technique de son métier, il est capable de voir plus haut et plus loin que le travail de l'équipe dont il fait partie. Si on compare, sous ce rapport, le travailleur d'usine d'aujourd'hui et l'artisan du Moyen Age, on note ceci. A une époque où la technique était assez peu développée, où la part de l'activité manuelle dans la

production restait considérable, les instruments et les procédés variaient suivant les métiers, et la fabrication reposait surtout sur la coutume et la tradition. Chaque corporation travaillait sous le patronage d'un saint particulier, et si toutes ces chapelles se groupaient dans la même église, chacune était éclairée par ses vitraux et par ses cierges, et avait un culte et des emblèmes qui n'empruntaient rien aux autres. Mais, aujourd'hui les mêmes forces, vapeur et électricité, actionnent quelquefois les mêmes machines dans des industries très différentes. On applique ici et là les mêmes procédés, légèrement modifiés, mais pas assez pour qu'on n'en reconnaisse pas l'identité fondamentale. Même si les machines sont différentes, un ouvrier exercé retrouve entre elles bien des analogies : elles reposent sur le même principe, elles réalisent des agencements du même type. D'autre part, tandis que les anciens procédés de fabrication restaient le plus souvent stationnaires, dans l'industrie moderne il y a un progrès continu, et beaucoup d'ouvriers comprennent vite qu'il consiste à introduire partout le calcul, et que toute simplification pratique repose sur une complication de la théorie, c'est-à-dire sur la solution de difficultés scientifiques nouvelles. Par là s'ouvre à la pensée ouvrière une des avenues qui conduisent au cœur même de la société. Pourquoi ne s'y engagerait-elle pas ?

Il n'est ici question que de la science qui recherche les lois de la nature inorganique, la seule dont relèvent jusqu'à présent les applications industrielles. On ne peut contester que les savants et les ingénieurs ne se trouvent hors de la classe ouvrière, ni prétendre que la science ainsi entendue soit exclue du cercle des activités sociales. Nous ne nous trompons pas, quand nous considérons les machines et l'organisation de l'industrie comme l'œuvre immédiate de la société. Comment distinguer, d'ailleurs, ici, entre la théorie et la pratique ? En un sens, toute science est pratique, puisque les mathématiques peuvent être considérées comme un vaste réservoir qui renferme toutes les règles possibles, toutes les formules qu'il suffit de combiner pour aller à la rencontre des faits ; et toute application, à son tour, intéresse le savant, car elle est comme une expérience qui peut toujours révéler du nouveau. Entre les réflexions techniques de l'ouvrier et les méditations du savant, n'y a-t-il pas continuité ? Des unes comme des autres, toute idée d'une activité non matérielle, d'une relation entre des forces ou des grandeurs non mesurables, n'est-elle pas exclue ? Et où marquer la limite entre le savoir empirique et la science ?

Mais, s'il en est ainsi, l'opposition que nous avons signalée entre l'ordre des données matérielles et celui des relations sociales n'est pas absolue : elle comporterait en tout cas une exception si étendue que l'on ne comprendrait pas qu'elle ait pu jouer le rôle de premier plan que nous lui avons assigné. En effet, pourquoi la société se comporterait-elle autrement, vis-à-vis de ceux qui travaillent à connaître la matière, que vis-à-vis de ceux qui la transforment ? Remarquons que l'attitude du savant ressemble en effet, par bien des côtés, à celle qui est imposée à l'ouvrier. Sans doute, la science se sert de signes qui représentent des idées, des opérations, et où se trouve incorporé le résultat de tout un long travail humain : mais tout cet appareil intellectuel rempli dans la science le rôle des machines dans l'industrie, et le rôle du savant n'est pas de les contempler, et de les comprendre, mais d'en chercher le point d'application à de nouveaux aspects de la matière. Le système des notions scientifiques, en d'autres termes, ne s'accroît pas de lui-même, par une déduction automatique

et une sorte de génération spontanée : l'œuvre propre du savant, comme de l'ingénieur, qui est à la fois la plus difficile et la plus pénible, c'est de tourner son attention sur les faits et les parties de la réalité qui se présentent à lui à l'état brut, qui n'ont pas encore été réduits en formules et auxquels la pensée doit adhérer, sur lesquels il lui faut s'immobiliser, jusqu'à ce qu'elle ait trouvé le biais par où les prendre, pour les calculer et se les assimiler. A ces moments, le savant est bien tourné vers la matière, exactement comme l'ouvrier manuel. Bien plus, il se pourrait que, pour se représenter les choses inorganiques et leurs lois, la pensée fût contrainte de s'identifier avec elles. Une psychologie pénétrante croit avoir bien mis en lumière cette condition, qui s'imposerait aussi bien au mathématicien lorsqu'il pense par signes, qu'au physicien qui observe ou expérimente. La notion mathématique communiquerait à la conscience où elle se développe son homogénéité et sa discontinuité. En apparence, le mathématicien s'élève jusqu'à un monde d'idées et de concepts spirituels : en réalité, il s'attache, lorsqu'il raisonne sur les figures et sur les nombres, aux aspects les plus figés, les plus éloignés de la vie, les plus abstraits, les moins humains des choses matérielles. Ainsi, à tous les degrés du travail scientifique, on pourrait dire que le savant marche en sens inverse des hommes entraînés par le courant de la vie, et nous ajouterons (puisque la vie des hommes tire toute sa substance des relations où ils sont avec les autres, puisque prendre conscience de soi, c'est poser, en face de soi, un autre soi-même, puisqu'il n'y a pas de différence essentielle entre se représenter ce qu'on a été et imaginer ce que sont les autres) en sens inverse de la vie sociale.

Pourtant, entre l'activité scientifique, même celle de l'ingénieur et le travail de l'ouvrier, la société fait passer le fossé qui marque ses limites : peut-être se représente-t-elle inexactement la fonction de l'homme de science. Mais, avant d'admettre qu'elle commette une aussi grave erreur, avec tant de résolution, depuis si longtemps, et partout, il faut examiner quelle est sa conception de la science. On a dit que toute erreur collective apparente de ce genre recouvre une part de vérité, et que la société ne peut pas persévérer indéfiniment dans une illusion, parce qu'elle serait avertie par des résistances objectives, qu'elle se trompe, parce qu'elle ne peut vivre sur des fictions qui ne sont que cela. On voit bien, d'ailleurs, au-devant de quels dangers courrait une société, si elle encourageait une activité qui lui serait étrangère, qui accroîtrait sans doute son empire sur les choses matérielles, mais absorberait peu à peu ses meilleurs éléments, et réduirait sa puissance vitale. Les savants, il est vrai, ont été souvent persécutés. Mais on ne les confondait pas, même alors, avec des ouvriers ou des membres des classes inférieures. On les traitait plutôt en hérétiques, qui retournaient contre la société des aptitudes et un ascendant dont elle eût pu bénéficier.

Le savant, lorsqu'il s'enferme dans une contemplation abstraite des faits, est obligé de déployer un effort pour écarter momentanément toutes les idées, hypothèses, notions scientifiques élaborées qui viendraient le distraire. L'ouvrier limite son attention bien plus aisément, et comme si cela lui était naturel, aux côtés des choses qu'il attaque avec la main ou la machine : par contre, il lui faut lutter et se contraindre, pour s'élever des faits aux conceptions intellectuelles qui en expriment scientifiquement la nature et les lois. De cette différence il semble bien résulter que l'attitude de l'un et de l'autre en face des faits ne sont identiques qu'en apparence. L'esprit du savant déborde singulièrement les objets auxquels il s'arrête, et se meut d'ordinaire dans un

ordre de pensées qui ne sont pas une simple reproduction des choses particulières, mais qui expriment en même temps tout ce qu'il est possible à la collectivité humaine de connaître de leurs rapports entre elles, et des propriétés de leurs éléments. Quand le travailleur serait capable de retenir et de rattacher les remarques et observations sur les machines, les forces en jeu dans l'industrie, les matières premières et leurs transformations, dans le tableau ou le système qu'il en constituerait, il ne retrouverait guère que ce qu'il y a mis, c'est-à-dire son expérience individuelle. Quand Leibniz dit qu'un artisan est capable dans certains cas de retrouver la théorie de son art, il entend par théorie la systématisation des règles et procédés pratiques, qui permet d'en comprendre l'enchaînement dans un cas et pour une application particulière, mais non la science, c'est-à-dire l'ensemble de concepts à la fois très riches et très généraux, œuvre lentement perfectionnée de tous les savants de tous les temps, où l'on retrouve à leur place non seulement toutes les expériences et réflexions d'autrefois, mais les problèmes posés et non encore résolus, et le souvenir même des anciennes erreurs et des interprétations abandonnées.

Ne nous laissons pas abuser, en effet, par la simplicité et en quelque sorte la transparence des notions scientifiques les plus importantes, au point d'y voir le décalque décoloré de l'expérience individuelle, et de nous figurer qu'on les a simplement « extraites » de la matière. Au delà et autour de la formule abstraite d'une loi, il faut évoquer en même temps toutes les autres propositions qui trouvent sur elle leur point d'attache, toutes celles avec lesquelles elle s'articule, et non seulement toutes les expériences des individus qui les fondent, mais le fond social sur lequel elles se sont groupées, et toutes les croyances antérieures qu'elles recouvrent. Tout cet ensemble se retrouve, consciemment ou non, dans la pensée du savant : il sait bien que la fécondité d'une loi scientifique vient de ce qu'elle impose une discipline collective à tous les travailleurs de la science, et en même temps de ce qu'elle résume l'expérience et les tentatives d'explication d'une société qui se continue dans celle d'aujourd'hui, de même que l'homme auquel Pascal la comparait.

Dès lors, nous nous faisons une idée de l'activité du savant, même en tant qu'elle s'applique à la seule matière inerte, tout autre que les philosophes qui pensent qu'on ne peut connaître la matière qu'à condition de s'identifier avec elle par la conscience, et de communiquer à celle-ci la fixité, l'immobilité, et, en quelque sorte, la dureté de celle-là. Il ne suffit pas, d'après eux, que des représentations de propriétés matérielles se succèdent dans l'esprit pour qu'elles soient comprises ; mais à l'image telle que la perçoit une conscience doit se substituer une notion telle qu'elle puisse être représentée dans un ensemble de consciences. Or, cette transformation ne consiste pas en ce que certaines parties de l'image, qu'on pourrait appeler individuelles, c'est-à-dire les liaisons de cette image avec les circonstances où tel individu s'est placé pour observer (circonstances qui ne tiendraient en rien à la nature extérieure, mais à l'état psychologique de l'observateur, à ce qu'il subsiste dans sa conscience de souvenirs, de pensées, etc.) sont abolies ; ainsi appauvrie, elle perdrait tout rapport avec la pensée, et n'offrirait plus aucune prise à n'importe qu'elle conscience. Il faut au contraire renforcer ce cadre psychologique, l'élargir, et le rendre plus maniable (bien que le mot soit trop voisin de manuel et donne une image inexacte). Or on ne voit pas comment on y parviendrait, si on s'en tient à l'expérience individuelle. Il faut en réalité que sinon le cadre, du moins les éléments dont on peut le fabriquer soient donnés, c'est-à-dire que

l'esprit du savant ne s'attaque à la matière que bien pourvu de ces éléments : mais d'où les tirerait-il, sinon de la pensée collective ?

De tout temps les hommes ont été en relations avec la matière, et ils s'en sont fait de bonne heure des représentations. Bien des faits permettent d'induire qu'ils n'ont pas distingué nettement tout de suite entre la nature humaine et la nature matérielle, que, si l'on veut, le cadre tenait alors une place bien plus grande que le tableau, ou que celui-ci était transfiguré par celui-là, en prenait la couleur et l'aspect. Mais si la science actuelle ne ressemble pas à la conception d'alors, toute pénétrée de religion et de métaphysique, on ne peut oublier qu'elle y prend sa source, et que si les notions sur lesquelles elle repose ne sont plus les mêmes, la même nécessité ne s'en impose pas moins à elle de pouvoir être comprise et utilisée collectivement. Le philosophe qui a comparé la science à « un œil énorme rattaché à un bras de géant », aurait dû dire plutôt : « des yeux innombrables en rapport avec une multitude de bras, mais en rapport, également, entre eux ». La différence est considérable, car si la première image, a une échelle plus restreinte, convient à l'ouvrier, du moins en tant qu'elle caractérise bien son isolement, et en quoi ses sensations et ses actes forment en effet comme un cercle qui se referme, on voit à quel point le champ de la vision est élargi, dès qu'il s'agit, pour chacun des yeux, d'observer non pas seulement ce qui peut être utile ou nuire à l'individu, mais, d'accord avec les autres, et en s'aidant de ce qu'ils ont déjà vu, ce qui peut être utile ou nuire non seulement à tout membre du groupe, mais encore à la vie et au développement collectif lui-même : on voit alors s'élargir singulièrement le domaine de « l'utilité » qui, au-delà des limites des besoins physiques de l'individu, embrasse tout ce qui peut satisfaire les besoins collectifs de tout ordre, c'est-à-dire qu'en droit rien de ce qui est ou peut être ne s'en trouve exclu. De même, on aurait une vue singulièrement courte de la portée et du contenu de la science des choses inanimées, si on la réduisait à traduire en formules abstraites les perceptions de la nature matérielle que peut recevoir la conscience d'un grand nombre de travailleurs industriels, et à n'être que la théorie de la pratique, - quand bien même on préposerait à l'élaboration de cette théorie un groupe d'hommes spécialisés, mais qui, penchés sur la matière, ne puiseraient pas, pour en éclairer les aspects, dans le fonds commun des notions collectives.

Ainsi, même quand l'ouvrier s'intéressera à la technique de son métier, faute d'une culture préalable, l'accès de la science lui restera fermé. Si certaines inventions, certains perfectionnements pratiques sont dus à l'initiative et à l'ingéniosité de tel d'entre eux, cela peut tenir au hasard, c'est-à-dire à la rencontre de dons exceptionnels d'attention et de combinaison chez un homme de la classe inférieure. Mais, en règle générale, si l'ouvrier souhaite parfois élargir son horizon, s'initier aux recherches d'où procède l'organisation de son industrie, il sent bien que la condition préalable de sa formation scientifique serait qu'il perdît de vue pendant quelque temps le métier, l'usine, qu'en même temps que les particularités des objets sur lesquels il opère, des machines dont il surveille le fonctionnement, des forces dont il règle l'emploi posent à son esprit des problèmes, l'angle étroit sous lequel il les aperçoit l'empêche d'en pénétrer la nature, qu'il subsiste trop de lacunes entre ses notions empiriques, que chacune d'elles est tronquée et incomplète, que du moins on ne peut extraire le plus. Il ressemble à ce que pourrait être un étudiant, dans un laboratoire, qui opérerait sous la direction d'un savant sans connaître la raison des

préparations qu'on l'oblige à faire, qui serait condamné à ignorer l'ensemble auquel se rattache son travail étroitement délimité et toujours pareil. Et, de même que, d'ailleurs, il paraît contradictoire de prétendre organiser industriellement le travail scientifique, parce qu'une expérience n'est féconde qu'à condition qu'on projette sans arrêt sur elle toute la lumière de la science, qu'elle ne peut donc être effectuée que par un savant, et non par ce qu'on pourrait appeler un manœuvre de la science, de même un ouvrier travaillerait mal, s'il avait trop de curiosité, et si des préoccupations théoriques venaient se jeter en travers de ses mouvements, déranger ses réflexes ou ses mécanismes bien montés, et introduire dans ses opérations automatiques un principe d'hésitation et de tâtonnement.

En, résumé, nous admettons que les sociétés humaines, pour s'emparer de la matière et la transformer suivant leurs fins, préposent à cette fonction tout un ensemble défini de leurs membres qui, pour s'en acquitter, sont contraints de rester en contact avec les choses, de s'isoler en face d'elles, et de se détacher du reste de la collectivité humaine. On pouvait nous objecter que cette définition des agents d'exécution de l'industrie ne s'applique pas à l'ensemble de ceux-ci, qu'elle convient aux ouvriers, sans doute nombreux encore à notre époque, auxquels on assigne une tâche quelconque sans tenir compte de leurs dispositions naturelles, mais qu'un autre état de l'industrie reste concevable, où les ouvriers, même ceux qui s'acquittent de travaux en apparence non spécialisés, seraient néanmoins spécialisés suivant leurs aptitudes, de façon à donner, avec le même effort que jusqu'à présent, le maximum de rendement, et que, déjà, parmi les travailleurs, il y a lieu de distinguer ceux qui se trouvent à leur place, des autres. Or les premiers, que nous appelons les bons ouvriers, sont capables de s'intéresser à leur métier, soit que leur attention se porte sur les qualités personnelles et humaines qu'il met en jeu, soit qu'à force de réfléchir sur la technique, les faits, les propriétés matérielles des choses, ils s'élèvent à la conception et à la compréhension de la science. Ainsi, c'est précisément dans ces cas où la fonction ouvrière se présente en quelque sorte à l'état pur, et où l'ouvrier est le plus étroitement rattaché à son métier, qu'il paraîtrait s'orienter, sous ces deux points de vue, vers la société dont nous prétendions l'exclure. A quoi nous répondons que notre définition de la classe ouvrière n'entraîne nullement que tous ses membres subissent au même degré l'obligation de travailler dans l'industrie comme une contrainte pénible. Mieux sélectionnés, chargés des opérations physiques qui répondent à leurs facultés, certains ouvriers trouveraient dans leur travail la source d'un contentement individuel assez intense pour qu'ils sentissent beaucoup moins vivement l'infériorité de leur situation sociale. Mais cette situation n'en serait point changée, et ce genre de satisfaction ne résulterait en rien d'une reprise de contact quelconque avec la société, car les bons ouvriers en restent aussi retranchés que les autres. On pourrait imaginer qu'il en fût autrement, que la lutte contre la matière passât au premier plan des préoccupations de la société, et que celle-ci estimât surtout les pouvoirs humains qui permettent d'y triompher : mais les groupes où s'est conservé cet ordre d'appréciations appartiennent à des types primitifs et peu différenciés : en fait, dans nos sociétés, les facultés valent en raison de ce qu'elles renforcent les rapports qui unissent les membres de la collectivité, et permettent à ceux-ci de multiplier les points de contact entre eux et les autres hommes. Les qualités de l'ouvrier en tant que telles



augmentent le pouvoir de l'homme sur la matière ; mais, développées dans cette direction, elles restent infécondes à d'autres égards. Pourtant, nous découvrons quelquefois en elles une puissance latente de la nature humaine, un instinct qui ne doit rien à la matière que de l'avoir, en le stimulant, appelé au jour. Mais, pour que cette disposition puisse être en quelque sorte transposée en qualité socialement utile, il faudrait qu'elle réussisse à se dégager de l'espèce de gaine qu'est pour elle le métier, et, au moins, qu'elle trouvât dans la série des activités sociales (au sens étroit) des formes qui ressemblent à celle qu'elle a reçue dans l'industrie. C'est ainsi qu'aux premiers temps du Moyen Age la classe guerrière noble s'est largement recrutée parmi les hommes d'origine roturière<sup>1</sup>, parce que les qualités de force, d'endurance et de courage étaient à peu près pareilles, et se manifestaient par des actes semblables, aux plus bas degrés de la hiérarchie féodale, et même au-dessous d'elle, comme aux plus hauts ; la fonction guerrière, peu différenciée, supposait des dispositions physiques à peu près de même ordre que celles qui trouvaient à s'utiliser en dehors du « métier des armes », à côté de qualités sociales relativement peu complexes. Dans nos sociétés, la différenciation entre les deux sortes d'activités, manuelle et non manuelle, est poussée trop loin, et de trop bonne heure, pour qu'on puisse passer sans une entière rééducation de la simple habileté mécanique de l'ouvrier, par exemple, à l'habileté combinatrice de l'ingénieur. De même, entre le savoir empirique et les réflexions sur le métier, auxquels le travailleur peut s'élever, et l'activité théorique ou pratique de l'homme de science, il n'y a ni commune mesure, ni différence simplement de degré, ni continuité. Certes, la science n'est pas sortie tout d'un coup, tout organisée, de l'esprit humain, et il est probable qu'à ses débuts elle a été conditionnée par les besoins pratiques des hommes et leurs premiers efforts en vue de dominer et élaborer la matière. Ainsi l'impulsion communiquée à l'esprit venait des choses : les divers aspects de la nature matérielle, à mesure que les hommes en éprouvaient la résistance, ont adressé en quelque sorte une série d'appels à nos pouvoirs intellectuels, les ont éveillés et orientés. Il ne manque pas, dans l'histoire des sciences, d'exemples de découvertes dues à une action de ce genre, à l'initiative ou à l'idée heureuse de certains artisans. Une science qui ne se remettrait pas à tout instant en contact avec les faits de la nature matérielle ne progresserait plus. Mais, ici encore, de la profession ouvrière, qui concentre et immobilise l'attention du travailleur individuel sur une série de faits matériels étroitement délimités, et découpés dans l'ensemble des faits au nom des préférences et des habitudes pratiques des hommes, la profession scientifique, qui élargit l'horizon du savant jusqu'aux limites de l'expérience collective, et l'invite à passer sans cesse d'une expérience à l'autre, d'un point de vue à l'autre, s'est de plus en plus distinguée. A la différence de tout le système des machines et de toute l'organisation industrielle, qui est collective comme la science, la main-d'œuvre reste individuelle dans la série que constituent les propriétés brutes de la matière et les actes et efforts de l'ouvrier, on ne trouve aucun élément qui le dépasse, telle que serait une notion scientifique quelconque. C'est dire que l'ouvrier aura beau se pencher attentivement sur son métier : il n'y apercevra aucune facette qui lui renvoie l'image d'une activité sociale, c'est-à-dire où la société se reconnaisse.

<sup>1</sup> Esmein, *Histoire du droit français*, 10e édition, pp. 222-223.